

MARIE CHARREL

Les Mangeurs de nuit



LA RENCONTRE INOUBLIABLE
DE DEUX PARIAS AU CŒUR DE
LA FORÊT CANADIENNE

Les Mangeurs de nuit

Marie Charrel

Les Mangeurs de nuit

L^{Observatoire}

ISBN : 979-10-329-2150-0
Dépôt légal : 2023, janvier
© Éditions de l'Observatoire/ Humensis, 2023
170 bis boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*L'humilité comme l'obscurité permettent de
voir les lumières célestes.*

Henri David Thoreau, *Walden*.

Incipit

Elle lève les yeux au ciel et le nuage d'albâtre s'abat sur elle telle une tempête de neige. Un tourbillon de nacre, le baiser du colosse d'ivoire ; elle comprend, dans la violence de l'instant, qu'il s'agit d'un animal. Le corps massif de la bête emporte le sien et ils plongent tous les deux dans la rivière. Les griffes pénètrent sa peau, déchirent les chairs de sa joue jusqu'à l'épaule, mais elle ne ressent rien – du moins, pas encore. À l'instant de la chute, la course du temps ralentit. Elle observe le manteau d'azur s'étirant au-dessus d'elle. Les cumulus cotonneux vallonnant l'horizon. Elle pense aux mots que son père murmurait autrefois, au cœur de ces nuits où les étoiles tavelaient la toile céleste : Kazahana, la bourrasque d'hiver délivrant les premiers flocons dans un ciel clair. Komorebi, les rayons du soleil jetant leurs lanières d'or dans la frondaison des arbres.

Leurs corps pénètrent les eaux avec fracas et l'existence reprend son cours. Au cœur du tumulte, elle aperçoit l'éclat d'argent des saumons remontant la rivière. Son assaillant est là, lui aussi : un ours. Dans les flots souillés par le sang, sa gueule se tient tout près de son visage. Ils plongent ensemble vers les profondeurs, tels deux danseurs pris dans une valse insensée. L'oxygène lui manque mais elle ne se débat pas, elle ne bouge plus, captivée

par ces pupilles noires plongeant dans les siennes, intelligentes, insondables. Étrangement humaines. Elle cherche à les déchiffrer, en vain. La bête la possède. Son pelage crème, aussi clair que les premières neiges de novembre, frôle ses bras. Plus tard, l'homme de la forêt prétendra qu'il n'y a pas d'ours blanc, ici. « Impossible. C'est une légende. »

Il est là, pourtant. L'ours s'enfonce avec elle mais lui sait nager, il remontera à la surface. Elle ne peut pas en dire autant. L'a-t-il attaquée parce qu'elle a volé sa nourriture ? Les esprits du monde d'avant cherchent-ils à la punir ? Tandis que l'obscurité l'aspire, une intuition la traverse : si elle survit, si les flots sauvages n'engloutissent pas son corps, la fille qui se relèvera de cette attaque ne sera plus complètement humaine. Un peu de l'ours sera entré en elle : une créature à mi-chemin, ni d'ici, ni d'ailleurs. Un pont entre les mondes.

Première partie

Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière.

VICTOR HUGO

1.

*Quelque part sur le canal, Colombie-Britannique
Octobre 1945*

La brume ourlant l'horizon se colore timidement de rose lorsque Jack rejoint son chien Buck à l'avant du bateau. Son fidèle compagnon, un bâtard noir au sang de loup, apprécie autant que lui cette heure où l'obscurité règne pour quelques minutes encore. Ces instants où l'eau est un miroir paisible qu'aucun souffle ne brise. Il porte la tasse de café à ses lèvres. Caresse l'animal à ses pieds, tourné vers la forêt où les créatures de la nuit bruissent doucement. Ici bat le cœur du monde et le reste des hommes l'ignore.

Jack inspire longuement. Le rythme de sa respiration ralentit. Les frontières entre son corps et la fraîcheur de l'air auro-ral se dissipent. Les rêves agités des heures passées s'effacent. Les embruns mêlés aux discrètes essences de pin dispersent l'agitation que le souvenir de Mark éveille en lui chaque nuit. Au lever il vient toujours ici, à l'avant de l'embarcation, pour humer l'heure matinale et faire corps avec cet entre-deux fugace, juste avant que l'aube ne jette son feu dans le ciel. Chaque onde émanant des flots le traverse avec douceur.

Chaque murmure le frôle et l'emplit d'une façon qu'aucun mot ne saurait décrire.

Le soleil perle derrière la crête des montagnes. La forêt s'éveille. Jack l'écoute. Les bourdonnements des insectes, les craquements des troncs et les sifflements de feuilles brassées par le vent composent une symphonie dont il connaît la cohérence et la complexité. Il sait lorsqu'un déséquilibre la traverse. Il comprend ses mouvements, ses rythmes. Ses humeurs. Il entend lorsque la forêt saigne.

Buck se redresse, tend les oreilles vers la rive. Astrée, la vieille chienne rousse sommeillant encore à l'arrière du bateau, grogne pour les avertir. Jack pose la tasse de café à ses pieds, attrape les jumelles. Il observe les roches affleurant l'eau. Les galets luisant encore de la brume de nuit. Lui aussi a senti quelque chose. Une variation infime. Une note nouvelle s'invitant dans la mélodie de la sylve. Un tremblement d'un genre inédit, ou plus exactement une présence. Quelque chose est sur le point d'advenir. Un malheur, peut-être, ou une joie : pour les créatures de la forêt pluviale, cela ne fait guère de différence. Seuls les hommes sont juges.

2.

La maison des hautes terres
Juillet 1956

Il est des secrets enfouis si loin, depuis si longtemps, qu'on les imagine oubliés à jamais. Ce sont les plus dangereux. Ils jailissent dans la douceur d'une matinée d'automne, lorsque les enfants dorment encore dans leurs draps chauds. Ils fracassent les murailles de papier patiemment échafaudées autour de soi, en soi, dans l'espoir de s'épargner la douleur. En vain. Personne n'échappe à la vie.

Hannah s'apprête à sortir cueillir quelques baies lorsqu'elle aperçoit un homme au loin, à l'orée du bois. Elle rentre aussitôt, verrouille la porte derrière elle. Personne ou presque ne sait qu'elle vit ici, sur les hautes terres. Beaucoup la pensent morte ou renvoyée au pays. En vérité, elle s'est réfugiée il y a plus de dix ans dans cette maison inaccessible, nichée au creux d'une combe cerclée de montagnes éraflées. Si éloignée du premier village que seuls quelques trappeurs téméraires connaissent son existence.

Elle tire les rideaux et observe discrètement l'inconnu depuis la fenêtre. Il traverse le champ, dépasse le cerisier de

Pennsylvanie, s'arrête un instant pour regarder dans sa direction. Il porte un bagage sur le dos. Cheveux sombres, silhouette voûtée, le pas hésitant. À l'évidence, il n'est pas du coin. Vient-il pour elle ? Impossible. Aucun de ceux qui la connaissent n'a pu révéler qu'elle se cache ici. Pas après ce qu'ils ont vécu ensemble. *Tu portes la marque. L'ours esprit t'a choisie.*

Elle vérifie que la porte est bien verrouillée, haletante. Elle se sent soudain fragile. Exposée, malgré les épais murs de pierre de la maison. Pourquoi a-t-elle refusé le fusil qu'Edgar lui avait proposé, autrefois ? *Prends-le, au cas où. Ils pourraient te trouver.* Vivre seule, loin de tout secours : quelle folie ! Sa solitude volontaire lui paraît soudain absurde.

L'homme frappe à la porte. Il est arrivé vite. Elle retient son souffle, ferme les yeux, comme si cela pouvait le faire disparaître. Il frappe à nouveau, quatre coups secs. Elle s'accroupit au sol, serre les bras autour de ses jambes. Se fait toute petite. De longues minutes s'écoulent.

Elle entend l'inconnu soupirer de l'autre côté de la porte, puis murmurer quelques paroles inaudibles. Bruit de tissu froissé. Il sort quelque chose de son sac. Un vide se creuse dans sa poitrine. Un spasme traverse son corps, son esprit s'embrume... Est-ce cela que l'on appelle la terreur ? Non. C'est autre chose. La peur est une glaciation intérieure ; à cet instant, elle lutte au contraire contre le feu prenant en elle. La brûlure précédant l'intuition.

L'homme est déjà loin lorsqu'elle se ressaisit. Elle jette un œil dehors, entre les rideaux. Le ciel s'épaissit à l'horizon. Les arbres reprennent leur souffle avant l'arrivée de la nuit. Elle ouvre la porte avec prudence, soulagée d'être à nouveau seule. Une fraîcheur humide tombe sur ses épaules. L'inconnu a laissé une enveloppe sur le palier, sur laquelle il est écrit : *Je reviendrai demain.*

Elle la ramasse. Ses doigts tremblent lorsqu'elle en sort une petite photo en noir et blanc. Celle d'une jeune femme au visage doux, souriant légèrement. Ses cheveux noirs sont relevés dans un chignon bouffant. Ses joues portent encore les rondeurs de l'enfance. Ses yeux en amande brillent d'une lueur étonnée, presque farouche. Elle est vêtue d'un kimono traditionnel en soie sombre un peu trop grand et tient ses mains devant elle de façon peu naturelle. Crispée. Elle prend la pose.

Hannah rentre, verrouille à nouveau la porte, serre l'enveloppe contre sa poitrine. Elle n'a vu cette photo qu'une fois auparavant, il y a des années. Dans une autre vie. La femme en kimono est sa mère, Aika. Les parents de celle-ci l'avaient fait poser devant un photographe de Kyoto, afin d'envoyer son portrait à un inconnu de l'autre côté de l'océan Pacifique, au Canada. « Il m'a trouvée belle », avait résumé Aika, le jour où elle avait montré le cliché à sa fille. L'une des rares fois où elle s'était confiée sur sa vie d'avant. « Il a proposé de m'épouser, alors j'ai pris le bateau pour le rejoindre. Voilà comment j'ai rencontré ton père. » Comme des milliers d'autres Japonaises, au début du xx^e siècle. On les appelait les *picture brides*. Les fiancées sur photo.

Une vague d'émotions déferle sur Hannah, charriant ces noms qu'elle s'évertue à oublier depuis des années pour repartir à zéro, reprendre le fil de son existence chaotique, laisser les fantômes du passé derrière elle. Mais voilà que cette image fracasse les murailles patiemment érigées en elle pour se protéger.

Ce 14 mai 1926, au moment d'embarquer, Aika a la tête encombrée d'illusions, mais elle a surtout très peur de la traversée. Elle a dix-sept ans, n'est jamais sortie de l'école pour filles de Kyoto,

ignore tout du monde. Si elle ne trouve pas quelqu'un à qui se raccrocher, son esprit se perdra sur les flots, tel un voilier fragile et sans amarres. Voilà pourquoi, lorsqu'elle croise pour la première fois le regard de Kiyoko sur le quai, elle décide aussitôt que celle-ci deviendra son amie. Elle est loin d'imaginer à quel point ce choix déterminera sa vie.

Aika observe la fille à la dérobée, trotinant derrière elle pour ne pas la perdre de vue parmi la foule. Guère plus grande qu'une enfant, Kiyoko arbore un visage mafflu bouillonnant de détermination, animé par un regard d'aigle, pommettes hautes. Elle marche le long de la jetée à grandes enjambées, à la façon d'un homme. Tout en elle respire l'audace et le courage. Les autres s'écartent machinalement pour la laisser passer. Aika en profite pour se rapprocher encore. Elle a l'intuition qu'auprès d'elle, rien ne pourra lui arriver. Qu'elle survivra à la traversée.

– Certaines d'entre nous ne seront plus très fraîches après quelques nuits dans les cales puant le soufre, dit Kiyoko tout haut, consciente qu'Aika marche sur ses pas.

– Le bateau transporte du soufre ?

Kiyoko éclate de rire :

– Ma petite, voyons : mieux vaut parler de cela que des pets et des effluves d'aisselles poisseuses que nous respirerons très vite dans le trou qui nous servira de dortoir !

Tout en parlant, elles empruntent la passerelle étroite menant au pont. Le cœur d'Aika menace de bondir hors de sa poitrine. Elle n'a jamais quitté la terre. La houle minuscule du port lui donne déjà la nausée. Elle rit à son tour, un peu gênée, et lui tend la main :

– Je suis Aika.

– Et moi, Kiyoko, la future Mme Tanaka-Goto.

Par ce geste, l'alliance secrète entre Aika et Kiyoko se scelle.

La première nuit, les deux jeunes femmes se serrent sur la même couchette, incapables de trouver le sommeil. La houle soulève leur poitrine nauséuse. La proximité de dizaines d'autres filles toussotant ou chuchotant, enfiévrées par leur rêve d'un beau mariage et d'une vie meilleure au Canada, est suffocante, mais elles n'en ont cure.

- Penses-tu que nos époux seront aussi beaux que sur les photos ? demande Aika, tendant à Kiyoko le cliché de son futur mari, Kuma Hirano.

Front haut et regard fier, celui-ci porte un costume à l'occidentale, un peu guindé, le coude appuyé contre une automobile garée devant une maison plus haute et large que les plus belles demeures de Kyoto.

- Et toi, es-tu aussi belle que sur celle que tu lui as envoyée ?

- Sans doute un peu moins.

- Alors nos époux le seront un peu moins aussi : tout le monde triche, même l'empereur !

Kiyoko juge chaque chose avec ironie, sans craindre de dire tout haut ce qu'une jeune Japonaise bien élevée se doit de garder pour elle. Aika la timide adore ça. Elle ne connaît rien de l'Amérique, mais son instinct lui souffle que ce pays est fait pour les filles de la trempe de sa nouvelle amie. Pas pour les timorées et les peureuses effrayées par leur ombre.

Elles pouffent de concert. Une petite ronde au fort accent du Sud se retourne pour les sermonner :

- Chut, j'ai besoin de sommeil pour rester fraîche !

Elles rient un peu plus fort encore. L'odeur de soufre emplit déjà la cale.

Aika ne sait rien ou presque de Kuma Hirano, si ce n'est qu'il a fait fortune dans la pêche. Un homme de cœur, assurément : il a accepté de la prendre pour femme malgré la mauvaise fortune de

son père, ruiné au jeu, entachant le nom de sa famille pour trois générations. À Kyoto, plus aucun parti ne voulait d'elle comme épouse ; sa seule option était d'immigrer. Ses oncles mirent tout en œuvre pour lui dénicher un mari suffisamment indulgent à l'égard des péripéties paternelles. Kuma, assuraient-ils, était le candidat idéal.

Kiyoko est plus âgée qu'Aika. Elle vient de Kyushu et n'a aucun souvenir de son père : il a plié bagage pour San Francisco lorsqu'elle avait quatre ans et n'est jamais revenu. Sa femme avait refusé de quitter son Japon natal pour le rejoindre, il avait rapidement cessé de lui envoyer de l'argent.

– Dès lors, ma mère et moi nous sommes débrouillées pour survivre, chuchote Kiyoko. Nous avons travaillé à la ferme, récolté du bois de chauffe, marché des dizaines de kilomètres tous les jours pour vendre notre tofu dans les villages. Nous avons vécu sans homme. C'était dur. Mais tu sais quoi, Aika ? Nous étions libres.

Kiyoko sait uniquement que son futur mari est originaire de la même île, qu'il vit à Vancouver et est grand amateur de Shogi, les échecs japonais, au point d'avoir créé la première fédération de joueurs du Canada.

– C'est merveilleux ! s'enthousiasme Aika.

Kiyoko chasse une mouche imaginaire devant son visage :

– C'est un peu léger pour savoir si nos caractères seront compatibles.

Ce qui ne l'inquiète guère. Car elle a un plan : retrouver son père, récupérer l'argent qu'il aurait dû verser à sa mère durant toutes ses années, et rentrer aussitôt à Kyushu.

– Cela représentera une jolie somme. Je ne resterai pas plus de cinq ans en Amérique.

– Le Canada et la Californie, ce n'est pas la porte à côté, non ? Comment feras-tu pour savoir où est ton père ?

Merci aux merveilleuses Dana Burlac et Flandrine Raab, à Muriel Beyer.

Merci à Lize Veyrard et à Laurent Cagnon.